

La France des Egyptiens

Daniel Lançon

► **To cite this version:**

Daniel Lançon. La France des Egyptiens. Michel Schmitt Marie-Odile André. La France des écrivains : éclats d'un mythe (1945-2005), 2010, Paris, France. Presses Sorbonne Nouvelle, p. 27-40, 2011. <hal-00872941>

HAL Id: hal-00872941

<http://hal.univ-grenoble-alpes.fr/hal-00872941>

Submitted on 14 Oct 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La France des Égyptiens

Daniel Lançon

À la veille de la Seconde Guerre mondiale, Paris est le lieu d'études de toute l'intelligentsia égyptienne¹, écrivains, artistes, intellectuels mais aussi diplomates et hommes politiques, tandis que Georges Duhamel, Jacques de Lacretelle, André Gide, Paul Morand et Jean Cocteau sont fêtés au Caire lors de grands rendez-vous littéraires et diplomatiques. Les cours publics des universitaires français titulaires des chaires de lettres y sont fréquentés par des ministres tout autant que par les étudiants et la conférence est un véritable carrefour mondain. Langue et culture françaises sont entrées dans l'espace privé, familial, intime, de nombreuses familles d'Égypte, et une pratique créatrice s'est établie, distincte du français académique, enseignée dans les plus prestigieuses institutions scolaires, administratives ou juridiques du pays. Le passage à la littérature donne déjà de premières œuvres remarquées, celles d'Ahmed Rassim et celles des plus jeunes Georges Henein, Edmond Jabès et Albert Cossery.

La section « Égypte » de l'Association internationale des écrivains de langue française, dont le siège central était à Paris, est née en 1938 dans un contexte de forte expansion culturelle mais aussi de grandes tensions internationales. Sa déclaration manifestaire est un excellent résumé des positions idéalistes du moment. Il y est soutenu que la culture française « rayonne dans tout le monde civilisé, parce que le monde civilisé est tributaire plus ou moins de la culture et de la pensée françaises, même quand les pays et les peuples ignorent la langue de Ronsard et de Pascal ». Cette « action pacifique de l'esprit » a nourri « d'un suc subtil la sensibilité étrangère, étendant les résonances locales, amplifiant ou modérant tour à tour des gammes ou réduites ou trop riches ». Et cela dans « la plus cordiale réciprocité ». L'idée d'une « affinité mystérieuse de deux races » est même soutenue². Métaphore lumineuse, tribut d'un soi sous influence, guidage des écrits locaux, tels sont les traits caractéristiques de cette acculturation. Une timide concession est faite aux « résonances locales » par Georges Cattai, délégué pour l'Égypte au congrès annuel de cette association en avril 1939 à Liège, qui estime que « [l']universalité du français, que sa clarté, que l'ordonnance stricte de son discours, que l'incorruptibilité même de sa syntaxe

1. Il faut alors entendre par « égyptien » tout oriental vivant dans ce protectorat britannique quelle que soit sa nationalité, et ce jusque dans les années quarante.

2. *Revue du Caire*, première année, n° 1, avril 1938.

n'ont rien en soi d'incompatible avec l'expression "originalités régionales"¹ ». Le « génie français » est défini comme

paré d'élégance, de discrétion, de finesse. Il a la vivacité qui donne son éclat à la pensée comme au sentiment. Il a la pondération ennemie de l'excès qui n'a jamais créé l'enthousiasme mais seulement le désordre. Les idées ne sont pas une chevauchée de l'imagination dans les nuées, elles sont la respiration de l'âme ardente mais équilibrée.

Pour cette association, la mission de l'Égypte est de travailler « au rapprochement des intelligences », d'établir « un pont idéal qui, au-dessus des tourmentes, allie l'Orient à l'Occident », en se « servant du vocabulaire français »². Or Mohamed Zulficar, premier directeur de la *Revue du Caire*, haut fonctionnaire apparenté à la famille royale, est aussi celui qui publie en juillet 1937 une déclaration dans laquelle on lit :

L'influence de la France fut telle que les Égyptiens perdirent quelque peu l'équilibre et oublièrent leur propre civilisation. Ce fut une phrase, rien qu'une phrase mais d'un maléfice puissant qui fit de l'Égypte un pays bâtard : *L'Égypte n'est plus en Afrique, elle fait partie de l'Europe*, phrase néfaste entre toutes, sort qu'on nous a jeté en pleine évolution [...] Mais le narcotique a épuisé son pouvoir, l'Égypte s'est réveillée. Nous voulons garder notre orientalisme³.

Les littératures dans la tourmente de la guerre mondiale

À partir de l'été 1940, plus aucun lettré d'Égypte ne réside à Paris occupé par les nazis, ni ne peut s'y rendre. La France d'accueil n'est plus⁴. La civilisation occidentale semble se déplacer bien plus à l'Ouest. Les journaux d'Égypte parlent de l'installation américaine de nombreux écrivains, d'André Breton à Saint-John Perse, en passant par Jules Romains et André Maurois, ces deux derniers bien connus des Égyptiens francophiles car ils avaient séjourné chez eux quelques années plus tôt. En juin 1940 dans la *Revue du Caire*, Taha Hussein, l'intellectuel le plus respecté dans le pays, écrit :

1. « Le français, langue humaine », *Revue du Caire*, deuxième année, n° 12, octobre 1939.
2. *Revue du Caire*, *op. cit.*, avril 1938.
3. « Au Congrès des Écrivains Étrangers d'expression française. L'orientation avec la vraie Égypte », Le Caire, *Journal d'Égypte*, deuxième année, 19 juillet 1937.
4. L'écrivain Maria Cavadia, épouse d'un ministre égyptien, illustre bien l'angoisse : « L'accablante et mystérieuse défaite française achève d'un coup notre déroute, nous précipitant jusqu'à l'extrême limite de ce chaos. Durant l'été qui suivit cet atroce printemps 1940, nous nous mouvions comme un troupeau d'aveugles, égarés au sein de dunes marécageuses. », Le Caire, *La Semaine égyptienne*, quinzaine année, n°s 9-10, mai 1941, p. 9.

La cause de la France est intimement liée à celles de l'esprit et de la civilisation. *Nous avons été élevés dans l'idéal classique* que la France représente parfaitement. C'est nous-mêmes qui vaincrons lorsqu'elle vaincra... Mais elle est déjà victorieuse au point de vue spirituel, elle a gagné la guerre dès le premier jour¹.

Cette réaction immédiate prouve qu'à l'instar des démocrates occidentaux, il identifie la défense des valeurs de « l'esprit » à une lutte pour la liberté, notamment de création. Si « l'esprit français » peut apparaître comme le sien, et celui de bien d'autres écrivains et acteurs culturels, alors qu'il relève *de facto* d'un patrimoine culturel étranger, c'est que le « génie français », incarné par les qualités stylistiques d'une langue (clarté, ordre, harmonie, équilibre), est ici envisagé comme « une catégorie du débat sur la responsabilité morale de l'écrivain », une « catégorie de l'universel », et la littérature comme porteuse de « valeurs universelles de l'esprit »².

L'écrivain Mohamed Hussein Heykal précise quant à lui :

Nous devons à la France une véritable renaissance de nos lettres. La littérature arabe moderne n'existe que depuis cinquante ans ; elle a puisé dans la littérature française de nouvelles idées et de nouvelles formes d'expression. Ainsi, sommes-nous profondément attachés à la France³.

Dès novembre 1940, les troupes de l'Italie fasciste bombardent Alexandrie puis Le Caire. À la suite de l'appel du général de Gaulle, une réunion générale de la section « Égypte » de l'Association internationale des écrivains de langue française fait apparaître une profonde division entre ceux qui désirent rester neutres et ceux qui entendent faire jouer à la *Revue du Caire*, organe de ladite association, un rôle actif aux côtés de « la France libre »⁴. Le groupement est dissous alors qu'il devait décerner son premier prix littéraire. L'Association France-Égypte qui délivrait quant à elle depuis 1938 le prix Wacyf Ghali, du nom d'un grand diplomate et écrivain égyptien francophone des années vingt, ne siège pas pendant la guerre. Au début de 1941, la *Revue du Caire* est confiée à l'arabisant français Gaston Wiet. Le Grec Alexandre Papadopoulos en assure l'administration puis en prend bientôt la direction tandis que le poète égyptien Mohamed Zulficar, premier directeur, est écarté,

1. « Voix de l'Égypte », *Revue du Caire*, quatrième année, n° 19, p. 210. Nous soulignons.
2. Voir Gisèle Sapiro, *La Guerre des écrivains*, Paris, Fayard, 1999, p. 106-108 et p. 701.
3. *Revue du Caire*, *op. cit.*, n° 18, mai 1940, p. 102-103. Il avait publié *Zaynab* en 1912, œuvre souvent décrite comme le premier roman arabe moderne. Le théâtre à la génération précédente ou encore l'autobiographie chez Taha Hussein naissent en partie de transferts de la littérature française.
4. Gaston Wiet écrit en septembre 1940 une « Note » au nom de la rédaction, en introduction d'une étude de Taha Hussein intitulée « La faillite d'une génération » : « La *Revue du Caire*, lieu d'union entre tous ceux qui sont attachés à la culture française, s'abstiendra, dans les circonstances douloureuses que traverse la France, de toute polémique. Sa mission est de faire aimer la France. »

estimé sans doute quelque peu vichyste. À partir de mai 1942, la revue devient officiellement « le ralliement des forces intellectuelles françaises au Moyen-Orient » à l'opposé de certains périodiques, *Le Journal d'Égypte* d'Edgard Gallad par exemple, qui sont assez clairement pétainistes, au moins jusqu'en 1943¹. Dans une « Lettre ouverte » aux diplomates français en poste, un groupe de jeunes Égyptiens leur reproche dès le printemps 1941 d'être favorables à la collaboration et conclut :

Vous, Français, vous avez contracté avec nous une dette aussi, une dette solennelle et imprescriptible : vous devez respecter vous-mêmes le dogme de liberté dans l'honneur, de fidélité aux alliances et à l'amitié que vous nous avez enseigné².

L'attaque de la Grèce par les fascistes italiens déclenche un élan de solidarité. Le premier spectacle donné par la troupe de théâtre amateur de l'université égyptienne, Les Escholiers – fondée au printemps 1941 par Moenis Taha-Hussein et sa sœur Amina, les enfants du grand écrivain national –, est *Électre* de Jean Giraudoux jouée en l'honneur de la Grèce martyre. La troupe publie une déclaration manifestaire dans laquelle on lit :

Faire entendre la grande voix de la France en insufflant la vie aux plus beaux textes de son théâtre, ceux qui expriment le mieux sa pensée, Molière, Musset, Vigny... affirmer par là la confiance que l'on avait dans cette pensée ; prouver que les jeunes universitaires égyptiens pouvaient aussi bien monter par leurs propres moyens les pièces qui leur semblaient les plus représentatives du génie français³.

La guerre européenne change très sensiblement les conditions de diffusion de la culture française, d'où un sentiment de frustration, voire d'abandon. Un Comité de la culture française en Orient est alors créé ainsi que des éditions baptisées Les Lettres Françaises (LLF), qui publient notamment des anthologies préfacées par les professeurs français en poste. S'y ajoute, toujours en 1941, une association des Amis du livre français en Orient, dirigée par le Français Morik Brin et l'Égyptien Horus Schenouda, qui crée les Éditions Horus⁴. Les premiers ouvrages

1. L'helléniste spécialiste de l'Alexandrie antique Pierre Jouguet, conseiller culturel auprès de la Légation française, parle ainsi de « l'entêtement » des « vichystes locaux » dans un de ses ouvrages tout en rappelant qu'il s'est constitué au Caire l'un des tout premiers comités gaullistes et le premier bataillon de la France Libre. *Continuité de la France*, Les Lettres Françaises, 1945.
2. « À Monsieur le Ministre de France en Égypte », Le Caire, *Le Progrès égyptien*, n° 119, 20 mai 1941, p. 1 et 6. Le quotidien est gaulliste dès avant le passage du Général au Caire en juin de cette année-là.
3. Les bénéficiaires des soirées étaient souvent affectés à l'envoi de colis aux prisonniers en Allemagne.
4. On trouve notamment, parmi ses publications : Léon Guichard, *Sept études sur Marcel Proust*, 1942, VII ; *Anatole France (1844-1944). Souvenirs et jugements* recueillis et classés par Ahmed Rachad, 1946. Le 12 juin 1947, Horus Schenouda soutient une thèse de doctorat sur *Aphrodite* de Pierre Louÿs à la Sorbonne, sous la direction de Jean-Marie Carré.

paraissent, au Caire, qui tentent de comprendre la défaite. Dans *Vues sur la guerre*, en novembre 1941, le journaliste littéraire Georges Dumani, Libanais d'Égypte, explique que la France, « lieu de perfection du cœur et de l'équilibre de l'esprit », est « vassalisée », que ce « symbole de la modération et de la subtilité, de la clarté et aussi d'une certaine candeur généreuse » a été saccagé par des « politiciens, quelques intellectuels et la bande des bourgeois viveurs [qui] visaient à la dissociation nationale, à la décomposition d'un organisme qui avait résisté au temps et à toutes les aventures de l'esprit ». Il conclut :

La France, les Français : deux mots que le monde épelait avec amour. Un pays qui a un si grand passé, ce n'est pas du jour au lendemain qu'il va cesser d'être le point de mire de l'univers. Celui-ci, où chercherait-il ailleurs ce qu'il lui demandait : un modèle ? Où puiserait-il de plus larges leçons de l'esprit, où trouverait-il une plus riche et plus généreuse matière humaine¹ ?

Une volonté d'émancipation, présentée dès 1937 comme devant exprimer l'âme du peuple par le biais d'une prose réaliste, réapparaît néanmoins en la terrible année 1941 qui voit triompher les armées de l'Axe partout en Europe et au Proche-Orient. Tel est le cas dans cette déclaration publiée sous pseudonyme, à propos des écrivains nationaux en langue arabe, net démenti aux propos des « assimilés » :

Je suis gêné de retrouver constamment dans les écrits de nos plus originaux écrivains d'ici, ce désir de se placer à tout moment sous l'égide de tel ou tel écrivain étranger. [...] Je ne vois pas pourquoi un écrivain égyptien (plus largement oriental) tiendrait à passer pour originairement européen. Taha Hussein a naguère longuement étudié ce que j'appellerais le « génie oriental ». Et je crois, pour ma part, à l'existence de ce génie de race, quelque ressemblance qu'il offre en certains points avec le génie méditerranéen. Taha Hussein, Al-Aqqad sont d'abord orientaux et ne sont intellectuellement levantins ou méditerranéens que dans la mesure par exemple où Verhaeren, Ramuz et Maeterlinck sont linguistiquement français².

Le sentiment d'une positivité des transferts littéraires cède la place à une réflexion identitaire qui entraîne un décrochement de l'emploi de la langue française du processus d'enrichissement culturel. D'autres signes montrent que les temps changent. La traduction en français de *L'Oiseau d'Orient* de Tewfick el Hakim, que l'on pouvait lire en arabe en 1938, publiée en mars 1941 aux Éditions Horus, apparaît ainsi comme révélatrice d'un revirement. Ce roman autobiographique retrace la prise de conscience d'un conflit interne entre une acculturation

1. *Vues sur la guerre*, Éditions de la Revue du Caire, 1941, p. 77, 101, 95, 103. Le directeur du bureau européen de la présidence du Conseil présente encore la France comme « la bienfaitrice spirituelle des peuples ».
2. Strady, *La Bourse égyptienne*, Le Caire, quarante-troisième année, 17 août 1941.

française, vécue avec joie dans les années vingt, et la naissance d'un sentiment d'identité orientale, musulmane et égyptienne, qui est aussi celui du désamour d'une génération. Au même moment, la naissance littéraire d'Albert Cossery est saluée en juin 1941 comme l'émergence d'une conscience « morale » et politique devant susciter la révolte contre la misère du peuple, sur le modèle de la lecture d'une œuvre engagée : « [À] votre tour, vous aiderez par vos actions et vos paroles conjuguées, à la destruction de cette honte humaine¹. » Les élites égyptiennes occidentalisées assistent aux controverses sur le patrimoine qui agitent le champ littéraire en France au même moment. L'exemple le plus éclatant concerne la querelle qui a lieu entre deux périodiques, la *Revue du Caire* et *La Semaine égyptienne*, à propos de Stéphane Mallarmé à la fin de l'année 1942. Voici ce qu'écrit Georges Vayssié dans la première revue en novembre :

S'agissant de textes qu'on assure écrits en français, on s'aperçoit que pour illuminés qu'ils soient, les commentateurs ne procèdent pas autrement que s'ils s'évertuaient au déchiffrement de textes hittites ou égéens. [...] Il est un point où la recherche « d'autre chose » devient décadence et marque non une progression mais une régression. Le phénomène n'est pas nouveau dans l'évolution de notre littérature, mais toujours son génie naturel l'a fait triompher du péril. Péril double car avec le désordre de la pensée vient le désordre du langage, parallèle lui-même au désordre des mœurs².

Telle est l'illustration du débat franco-français autour du programme de réforme intellectuelle et morale de Pétain. On sait qu'une certaine droite fait alors remonter la corruption de l'intelligence au symbolisme, qui aurait perverti la simplicité et la clarté de la langue. Dès le mois de décembre, la défense de Mallarmé est assurée dans *La Semaine égyptienne*, notamment sous la plume de Georges Henein, mais aussi des professeurs français de l'université égyptienne³. Tandis que cette querelle du patrimoine ne cesse de rebondir dans le microcosme des francophones, un autre périodique naît qui va chercher à maintenir un espace littéraire sous la houlette des écrivains du refus, organe de la Résistance littéraire pourrait-on dire. Il s'agit de l'hebdomadaire *La Marseillaise*, qui paraît simultanément au Caire et à Londres mais est imprimé en Égypte, de septembre 1942 à décembre 1945. On y trouve des textes – qui parviennent en Égypte via les *Cahiers du Rhône* de Neuchâtel dirigés par Albert Béguin – signés André Gide, Albert Béguin, Roger Caillois, Jean Paulhan, François Mauriac, mais aussi de nouveaux

1. Marie Cavadia, « Les hommes oubliés de Dieu », *Revue du Caire*, quatrième année, n° 31, juin 1941, p. 215-216. Le livre est édité en 1946 par Edmond Charlot, sur les conseils d'Albert Camus, dans la succursale parisienne de sa maison d'édition algéroise. Ahmed Rassim publie quant à lui une première version du *petit libraire Oustaz Ali* en 1943 (Éditions Horus), fiction dans laquelle la conscience critique des maux de la société égyptienne est également très présente.
2. « Hermétisme », *Revue du Caire*, n° 48, novembre 1942, p. 55-56 et p. 64.
3. « Hommage à Mallarmé », *La Semaine égyptienne*, n°s 23-24.

venus comme l'Égyptien Edmond Jabès, le tout jeune critique Jean Starobinski, les poètes Francis Ponge, Henri Michaux et André Frénaud, des « poètes de la Résistance » comme Paul Éluard, Pierre Emmanuel ou Pierre Jean Jouve. *La Marseillaise* n'est pas sans jouer un rôle analogue au Caire à celui qu'eut *Fontaine* à Alger, visant, dans la paradoxale liberté que lui procure sa position géographique, à tenter de réunir l'ensemble des voix françaises et francophones. Les fondateurs de ce périodique furent probablement des gaullistes catholiques, réfugiés à Londres – puissance occupante en Égypte ! – où la revue est co-diffusée. La défense et l'illustration de la France menacée sont également le fait d'un groupement intellectuel imaginé à l'automne 1943 sous le nom d'« Amitiés Françaises » ; avec deux centres autonomes, l'un au Caire, l'autre à Alexandrie, destinés à promouvoir la culture par des conférences, des expositions, la diffusion de publications, etc¹. À partir de 1945, cette amicale, créée à l'initiative des seules volontés orientales, devient le principal levier de la tentative de réinstallation du pouvoir symbolique d'une « France nouvelle » en Égypte. La situation est plus complexe du côté des jeunes avant-gardistes d'Égypte. Par le manifeste « Vive l'art dégénéré » de décembre 1938, le groupe surréaliste d'Égypte naissant s'était révolté contre « l'hostilité » avec laquelle « la société actuelle regarde toute création littéraire et artistique menaçant plus ou moins directement les disciplines intellectuelles et les valeurs morales² ». Le conflit est d'emblée ouvert avec la culture classique acquise par nombre d'Égyptiens lettrés et l'action culturelle française. Les activités surréalistes menées dans les deux langues (arabe, français), quatre expositions dites de l'Art indépendant, du printemps 1940 au printemps 1944, avec tracts et catalogues bilingues, apparaissent comme une étonnante tentative de conquête d'autonomie littéraire qui devait néanmoins conduire, selon leurs protagonistes, à une révolution internationale. Une rencontre se fait certes dans le cours public de Léon Guichard, titulaire de la chaire de littérature française de l'université du Caire pendant la guerre, qui parlait de « L'esprit nouveau dans la poésie française de Baudelaire à nos jours » au premier semestre 1944 et présente ces jeunes Égyptiens engagés. Pour autant le conflit ne tarde pas à resurgir.

1. Les écrivains français y seront fêtés : Philippe Soupault (février 46), Pierre Seghers (mars 46), Roger Vailland (février 47), Roger Caillois (décembre 48 et février 56), Louis Guilloux (avril 50), André Pieyre de Mandiargues (avril 55), Jacques Audiberti (avril 55), Henri Michaux (février 56) sans parler de Jean Cocteau, d'André Gide ou de Georges Duhamel, qui ont droit à des réceptions très suivies ainsi que les troupes de théâtre françaises, en particulier la Comédie-Française. L'amicale succède pratiquement à l'Association des Amis de la culture française en Égypte qui organise sa dernière saison d'activité entre novembre 1945 et mai 1946, chant du cygne d'un groupement né en 1925 et qui avait encore réuni le « tout Caire » pour le centième anniversaire de la naissance d'Anatole France en mai 1944, avec la participation d'Étiemble et de Taha Hussein, entre autres.
2. Le texte du tract est édité dans la *Revue des conférences françaises en Orient*, deuxième année, janvier 1939.

Carrefours incertains au sortir du conflit

Alors que l'Égypte n'est plus menacée et que les relations maritimes et aériennes sont rétablies avec l'Europe des Alliés, la France officielle veut montrer qu'elle honore celles et ceux qui ont souffert. Edmond Jabès prononce ainsi une conférence le 24 février 1945 aux Amitiés françaises afin de commémorer la mort de Max Jacob¹. L'universitaire Bernard Guyon, à peine arrivé de Paris le 18 décembre 1945, en prononce une autre intitulée « L'âme des camps. La vie spirituelle des prisonniers de guerre ». Au lycée français du Caire, Pierre Seghers parle quant à lui, le 11 mai 1946, des poètes de la Résistance. Il est présenté par Edmond Jabès, par ailleurs très actif organisateur de ce groupement². C'est dans ce contexte que paraît en mai 1945 une brochure sous la houlette du groupe surréaliste « Art et Liberté » dirigé par Georges Henein. On y parle dans l'article liminaire de poètes qui ont « trouvé leur voie de garage dans ce qu'il est convenu d'appeler "la poésie de la résistance", cette forme toute récente de résistance à la poésie ». Le même mois, par esprit de provocation, ces créateurs font paraître une anthologie d'écrits des XIX^e et XX^e siècles intitulée *Vertu de l'Allemagne*³. L'ouvrage paraît aux Éditions Masses – dont Georges Henein est l'âme – qui publient de nombreux ouvrages polémiques contrairement aux Éditions Horus⁴. Les avant-gardistes s'y opposent à la patrimonialisation de la Résistance française telle que mise en conférence et diffusée par les divers organismes culturels, et cela au nom d'un humanisme de la subversion qui n'a que faire de l'acte de commémoration car ils voient dans l'évocation festive de ces engagements le retour d'une certaine France dont l'usage leur paraît désormais obsolète en Orient⁵.

1. Voir Max Jacob, *Lettres à Edmond Jabès*, Alexandrie, Aux Éditions du Scarabée, 1945.
2. « En l'honneur de Pierre Seghers », *La Semaine égyptienne*, vingtième année, n^{os} 15-16, mai 1946, p. 11.
3. La publication de cette anthologie littéraire et philosophique d'écrits allemands est dirigée par Ekbal El-Alaïly. Toujours en mai 1945, Georges Henein s'emporte dans *La Conspiration des impuissants* (Masses), sous le pseudonyme de Naila Radi, contre ceux qui parlent, diplomates et lettrés français en poste, du « peuple allemand tout entier coupable » et veulent « faire payer l'Allemagne ».
4. Georges Henein y publie par exemple *Pour une conscience sacrilège* en juillet 1944, petit ouvrage dans lequel il prône la méfiance vis-à-vis de tous les « grands partis ». *Le Contre-procès de Riom*, que le trotskyste Loutfallah Soliman y avait fait paraître pendant l'été 1942, et qui analysait le conflit mondial en termes de lutte des classes, reçoit un accueil très critique de la part de Gaston Wiet : « Entre la dictature du prolétariat d'une part, et l'hitlérisme de l'autre, aussi fondamentalement contraires aux idées de fraternité humaine, il y a place pour une position plus généreuse. » (*Revue du Caire*, *op. cit.*, octobre, n^o 47, p. 599.)
5. Lorsque naît à l'automne 1945 une « grande revue littéraire arabe », *El Kateb el Masri*, *Le Scribe égyptien*, dirigée par Taha Hussein, elle se dit destinée à servir de « liaison entre les lettres arabes et les lettres étrangères ». On y trouve des textes traduits de Gide, Calet, Caillois ou Sartre (dont des inédits transmis par Étienne).

De son côté, l'action culturelle française se démultiplie. L'anthologie réalisée par Santini, *Paris. Chef d'œuvre des Français*, et le bref essai d'Émile Simon, *Patrie de l'humain*¹, contributions de « fils spirituels »², sont éditées par Étienne à Alexandrie en 1945 et 1946, aux Éditions du Scarabée. Dans « Rayonnement de l'esprit poétique moderne parti de Paris », texte publié en mai 1945, Georges Henein ne reprend aucun des poncifs idéalistes de ces brochures. S'il reconnaît une influence, c'est celle d'une capitale lieu des « échanges intellectuels » et de la circulation « des tendances les plus subversives en poésie, en art comme en politique ». Paris y devient un espace où « toutes les consciences du monde » se « confrontent » et se « conjuguent » :

Et c'est à Paris, enfin, que nous devons ce phénomène sans précédent dans les annales de la littérature, cette propagation foudroyante, ce rayonnement illimité de l'esprit poétique moderne à travers le monde. Cette internationalisation de l'esprit poétique n'est que l'expression la plus avancée du désir, commun à presque tous les hommes, de dépasser sans retour les antinomies déprimantes du mien et du tien, des frontières et de l'espace fraternel et impartagé, des traditions nationales et des ambitions universelles³.

Au sortir de la guerre, les angoisses sont vives. La relation du littéraire au politique occupe désormais le devant de la scène dans une Égypte colonisée par l'Angleterre et luttant pour son indépendance. Intellectuels et lettrés s'étaient placés nombreux aux côtés des Alliés. Tout au long de la guerre, les écrivains d'expression française ont eu à gérer ce paradoxe de se tenir aux côtés de « l'occupant » britannique contre les « agresseurs » italo-allemands menaçant d'occuper eux aussi le pays. Plusieurs témoignages d'écrivains français paraissent alors, illustrant des points de vue assez divers, le soutien à la cause d'une plus grande France de l'esprit y étant illustré de manière contrastée. André Gide déclare au Caire en mars 1946 que « tout doit être remis en question » au sein d'une jeunesse qui « reste profondément désarmée », mais que dans chaque pays certains

maintiennent intacts leur intégrité morale et intellectuelle et protestent contre tout mot d'ordre totalitaire et toute entreprise qui prétende incliner, subordonner, assujettir la pensée, réduire l'âme... c'est de savoir qu'ils sont là, ces jeunes gens, qu'ils sont vivants, eux, le sel de la terre, c'est là précisément ce qui nous maintient, nous les aînés, en confiance : c'est là ce qui me permet à moi, si vieux déjà et si près de quitter

1. « L'Europe ne saurait se passer de la France, comme la France ne saurait faillir à l'Europe. Et le vent d'une défaite passagère ne saurait troubler la rayonnante image d'elle-même que la France éternelle projette au miroir sans défaut de l'Esprit », « Patrie de l'humain », pré-publication, *Revue du Caire*, *op. cit.*, n° 31, juin 1941, p. 115.
2. Ils rejoindront le sol français et y demeureront par la suite, n'y écrivant plus.
3. Conférence prononcée en 1944 aux « Amis de la Culture Française en Egypte », Le Caire, *Revue des conférences françaises en Orient*, 9^e année, n° 5, mai 1945 ; *Œuvres*, *op. cit.*, p. 461-463.

la vie, de ne pas mourir désespéré. Je crois à la vertu des petits peuples. Je crois à la vertu du petit nombre. Le monde sera sauvé par quelques-uns¹.

Lita Tabbah lui répond en reprenant l'expression de « jeunesse sacrifiée d'avance » qu'avait employée l'orateur, mettant en évidence que les francophones ressentent, dans ce pays, et de plus en plus, le sentiment qu'ils « ne sont pas encore assez mûrs pour être formés complètement dans les solides moules des anciens et pas assez jeunes pour se dire constructeurs du monde futur² ». En ce même printemps, Paul Claudel adresse au rédacteur en chef du plus grand quotidien d'Alexandrie un appel quelque peu pathétique et grandiloquent :

Dites-leur à tous nos amis de là-bas, à ceux qui auront la joie de vous accueillir, et à ceux qui auront le regret, comme dit la jolie expression égyptienne, de « manquer de nous », dites-leur que nous les aimons, dites-leur que nous savons qu'ils nous aiment, dites-leur que c'est bien de n'avoir jamais cessé de nous aimer, et dites-leur aussi que c'est juste [...] une France qui n'a jamais cessé d'être digne de la croyance et de la confiance de ses amis, une France qui a donné sa vie pour ces choses, pour ces mêmes grandes choses qui auraient pu un jour requérir la leur. Et dites-leur aussi que cette France vaincue, c'est maintenant une France qui veut ressusciter !...³

Georges Duhamel, directeur général des Alliances françaises, tient quant à lui le discours classique de diffusion de la culture française lorsqu'il écrit au directeur de la revue *La Semaine égyptienne*, un Grec d'Égypte, dans une lettre du 16 janvier 1947 :

À de tels moments [pendant la guerre], comme nous cherchions, pour le Génie français, quelque refuge temporel, nous pensions, naturellement, à l'Orient méditerranéen, avec ses ardents foyers de culture française, nous pensions à l'Égypte, où le français est parlé purement par toute l'élite lettrée, où une presse active et bien faite maintient nos valeurs de civilisation ; je pensais à vous, Stavro Stavrinou, qui, depuis tant d'années, faites vivre une revue que l'on voudrait donner en exemple à maintes revues françaises⁴.

1. *La Revue du Caire* publie quelques bonnes feuilles de sa conférence en septembre 1946 (p. 1-4). Stavrinou salue en Gide « non seulement *l'ami fidèle des terres africaines* qu'il a foulées dès sa jeunesse, mais encore le représentant d'un pays à l'esprit duquel nous demeurons solidement attachés », *La Semaine égyptienne*, n° 7-8, vingtième année, mars 1946, nous soulignons ; en légende d'un cliché ornant la couverture, représentant l'écrivain français accueilli par Taha Hussein.
2. Alexandrie, *La Réforme*, cinquante et unième année, n° 65, 1^{er} avril 1946, p. 5. En avril 1946, *La Semaine égyptienne* fait paraître un numéro spécial en hommage à Gide avec, entre autres, des textes de Taha Hussein, Tewfik el-Hakim, Abbas el Akkad, Etiemble.
3. « Message de Paul Claudel », Alexandrie, *La Réforme*, 9 avril 1946.
4. *La Semaine égyptienne*. Il est fait que Le Caire a servi de refuge à certains écrivains francophiles comme Georges Seferiadès (Séféris), qui publie une longue étude intitulée « Deux aspects du commerce spirituel de la France et de la Grèce » dans la *Revue du Caire*, n° 68, juillet 1944, p. 231-255.

Cette dramaturgie dans laquelle des puissances mystérieuses protègent la France éternelle dans l'épreuve n'impressionne plus du tout l'écrivain Tewfik El Hakim, dramaturge important de la période, écrivain arabophone francophile, qui dit-on ne sortait jamais en public sans son béret français. Il répond à ce billet par une lettre ouverte, rédigée en français, publiée dans la même revue, dans laquelle il explique qu'il n'a pas pu rencontrer l'écrivain français :

Je vous aurais démontré que l'ère n'est plus, pour la France (et je crois que jusqu'avant cette dernière et drôle de guerre, ce ne fut jamais sa mission), de jouer le rôle de tutrice. Car les nations, petites ou grandes, ont définitivement pris conscience de leur personnalité, ce qui veut dire qu'elles entendent ne plus être exploitées même au nom de l'Esprit. Et, pour ce qui est de l'Égypte, elle pense que ses relations avec la France (et Dieu seul sait combien nous l'aimons) doivent être à base d'échanges mutuels de culture et de respect de leurs civilisations particulières¹.

Destins d'écrivains des deux mondes

La crise des représentations qu'avait entraînée la défaite du pays ami avait renforcé la nostalgie d'un temps des possibles. Les évocations idéalisées de Paris sont nombreuses dans les périodiques comme dans les essais. Il en est ainsi sous la plume du jeune poète arménien d'Égypte Arsène Yergath, reconnu juste avant la guerre aux *Cahiers du Sud*, loué notamment par Jean Wahl :

Paris incarne la seule harmonie immédiate et profonde entre l'homme et le monde ambiant. Cette ville d'un caractère mondial possède une telle puissance magique de réceptivité spirituelle que l'étranger n'y est point frappé par quelque charme inattendu, mais semble se trouver dans la réalisation la plus éclatante, dans le mûrissement le plus lumineux des promesses de la joie. [...] L'étranger y fait le miracle de la connaissance de son monde intérieur².

Le critique Georges Cattaui se fait quant à lui prophétique en présentant l'idéal d'une France métaphysique et chrétienne :

1. *La Semaine égyptienne*. La même année, l'un des journalistes du quotidien arabophone *Mokattam* est d'avis que « [l]a puissance de la France réside non pas dans son armée, sa flotte et son aviation, mais plutôt dans ses savants, ses poètes, ses penseurs, ses écrivains et sa lutte pour la liberté, l'égalité et la fraternité des peuples », traduction française, Le Caire, *Le Progrès égyptien*, 19 avril.
2. « Paris », *La Semaine égyptienne*, n^{os} 19-20, octobre 1942. « Tout y est reflété par le sens merveilleux de l'harmonie. La grâce et l'esprit le couronnent. Une expérience d'une richesse sans égale, un goût sur une logique surprenante, font de Paris le censeur du monde. [...] *Tout artiste voudrait tant y faire sa réputation* ; car celui qui triomphe à Paris gagne le suffrage de l'humanité tout entière », *ibid.* Nous soulignons.

France à qui viennent de toutes parts ces enfants qu'en ton sein tu n'as point portés, *je viens à toi de l'Orient* [...] Nous avons le droit de voir en toi l'un des miroirs les plus fidèles du Royaume qu'attendent les justes.

Si Péguy et Valéry nous ont rappelé que les civilisations elles-mêmes sont mortelles, dans cette *amitié religieuse que je nomme France* (et j'implique en ces mots d'amitié religieuse à la fois la rigueur du lien communautaire et la liberté de la vocation) je trouve la promesse d'une durée qu'aucune mort ne peut atteindre¹.

Quant au devenir de ces lettrés occidentalisés, le poète Foulad Yeghen avait été tout à fait lucide dans un essai épitaphe écrit dès 1942 :

Que vont devenir le témoignage pathétique d'un Georges Henein (30 ans), le style un peu court mais violent et continu d'un Albert Cosséry (30 ans) ? On les entend de moins en moins, ils ne parlent pas notre langue. Il a manqué aux écrivains de 1900 à 1940, exception faite de quelques-uns, l'amour du pays qui donne le suc et la moelle. [...] Ces observateurs de l'extérieur ont payé leur tribut et disparaissent².

Si l'on ne peut accepter comme vérité d'évidence l'idée du seul enracinement linguistique, force est de constater la pertinence de l'analyse de ce poète, qui a vite arrêté d'écrire et dont la figure est devenue un personnage de l'univers des paumés des romans d'Albert Cossery. Certes Georges Henein, fils du pays nourri d'internationalisme révolutionnaire, rêvera encore quelques années de permettre à son pays de rejoindre des positions estimées avancées venant de chez l'ami français. Cet avant-gardiste et quelques autres ne demeurent pas moins tiraillés entre une logique patrimoniale, liée à un néo-orientalisme identitaire, et une autre logique transnationale, inscrite en relation explicite avec la crise des démocraties européennes menacées par les régimes totalitaires, le contexte étayant la revendication d'une mise en circulation internationaliste des idées et des pratiques artistiques et littéraires. Sur le plan de la création, seul le petit groupe surréaliste « Art et Liberté » développe des activités collectives dans un champ littéraire qui, pour autant, n'arrive pas à se structurer. Tous les écrivains « d'expression française » (on ne disait pas encore francophones) sentent qu'il leur faudrait, à un moment ou à un autre, rejoindre cette France qui ne les attendait peut-être pas et qui ne correspondait plus aux représentations qu'ils s'en faisaient, alors même que certains avaient

1. « Introduction », datée « 25 août 1943 », in *Symbole de la France : le mystère* [sic] français, Saint Louis et l'ordre temporel chrétien, Neuchâtel, Éditions de la Baconnière, 1944, p. 15, p. 60-61, nous soulignons. « À travers les commandements de l'Histoire, les œuvres du génie humain et, plus encore, à travers les témoignages manifestes que feront éclater, d'âge en âge, les interventions de la divine prudence, il nous est loisible de suivre un long dessein, de reconnaître une Idée qui tenacement se fera jour, en un mot de formuler le symbole de la France, et sa profession. Ainsi se précisera ce *mystère* français, ce ministère qui nous propose, au-dessus des liens du sang, une vocation spirituelle », p. 37. Cattai (1896-1974) est notamment l'auteur d'ouvrages consacrés à Marcel Proust et Paul Claudel.

2. Le Caire, *La Bourse égyptienne*, 8 juin 1953. L'étude paraît de manière posthume.

déjà publié, chez GLM ou Corti, aux Éditions de Minuit, au Mercure de France, chez Julliard... Ainsi pour Cossery et Chedid, qui s'installent en France dès 1945 tandis que Cattai élit domicile en Suisse (mais séjourne régulièrement à Paris). Henein et Jabès viendront en Europe quelques années plus tard. C'est ainsi que des contemporains de la même génération littéraire, plurilingues par formation, ayant parfois bu aux calices des avant-gardes européennes, durent s'expatrier¹. Les profils de ces « Égyptiens » de Paris sont par ailleurs assez composites et il y a loin entre le germanopratin invisible et nomade que sera Albert Cossery, qui ne thématizera jamais ou presque ni Paris ni la France, l'exote Georges Henein y mettant un terme à son œuvre de poète, ou Edmond Jabès, qui réoriente considérablement ses écrits à partir du *Livre des Questions* en 1963 et quitte le lyrisme romantique qui était encore le sien au début des années cinquante. Le destin de ces écrivains passant *en* France fut-il de passer *à la* France ? Rien ne fut plus complexe en réalité pour ceux qui emportèrent leurs Égyptes mythiques, et durent composer (au double sens de ce terme) avec les avatars de leurs représentations comme avec les profondes mutations du champ littéraire français durant les années soixante. La « carrière » de ces écrivains² demeure paradoxale pour le public français, sans parler d'un public qui n'existe pas ou très peu dans le pays d'origine.

La plus profonde des répercussions de la grande crise de la France en Égypte est sans doute la remise en cause des fondements d'une relation hypostasiée à la langue et à la culture françaises, brusquement déconsidérées. Les nationalistes égyptiens, tous francophones en 1945, reprochent ainsi à Étiemble de n'avoir mis en scène dans sa revue alexandrine *Valeurs* que des débats franco-français³, ainsi celui des « valeurs » d'une prose porteuse d'une nouvelle rationalité au détriment de l'accueil d'un questionnement sur la nouvelle articulation du littéraire au politique et à la langue maternelle⁴. L'« être spirituel » nommé France, sublime peut-être médusant, durement malmené par les événements, est finalement extériorisé.

1. Le journaliste Ibrahim Farhi évoque les « jeunes Grecs, Syriens, Juifs » qui « apprirent » aux Égyptiens « Aragon, Breton, Éluard et quelques chants séditionnels, en prose, puisés dans Hegel et même dans Proudhon [...] En avance sur l'Égypte, mais se sentant en retard sur Paris, ils passèrent sur l'autre versant », « Deux jours à Paris avec les Égyptiens de la dispersion », *La Bourse égyptienne*, 53^e année, n° 117, 18 mai 1953, p. 1 et 5.
2. Sur la « revie » littéraire de certains, voir les volumes *Œuvres* de Georges Henein et *Le Journal d'un pauvre fonctionnaire et autres textes* d'Ahmed Rassim, publiés chez Denoël en 2006 et 2007.
3. Voir Daniel Lançon, « Étiemble et *Valeurs* à Alexandrie : L'Égypte et la France à la recherche d'elles-mêmes (1944-1948) », in *Traversées*, Christiane Chaulet-Achour (dir.), Paris, Karthala, 2010, p. 215-242.
4. Les tentatives d'écriture en arabe de Georges Henein, précisément pendant la guerre, illustrent bien la conscience qu'il avait de ce défi.

La tourmente d'un Proche-Orient en guerre totale entraîne la reconfiguration des discours tenus sur la France par une multitude d'acteurs, notamment ceux qui sont chargés de la diffusion culturelle, au nombre desquels on trouve les Égyptiens occidentalisés eux-mêmes. Toutes les actions visant à maintenir son « rayonnement » (amicales, maisons d'édition, chroniques littéraires des périodiques) n'y font rien. L'Égypte doit se résoudre à solder ses dettes auprès d'une France éducatrice. Après la révolution des généraux en 1952, la jeune République égyptienne fera la leçon à la France, puissance coloniale en Afrique du Nord, en se servant notamment des écrits des écrivains français du XVIII^e siècle, s'efforçant de promouvoir les figures de l'intellectuel, critique ou relais des nouveaux pouvoirs politiques¹.

1. Les voyageurs des années soixante s'appellent désormais André Malraux, Jean-Paul Sartre ou Simone de Beauvoir, mais aussi Léopold Sedar Senghor.